

**UNIVERSIDADE DO ALGARVE**  
FACULDADE DE CIÊNCIAS HUMANAS E SOCIAIS  
Centro de Cultura Árabe, Islâmica e Mediterrânea

oferta  
CLAUDIO TORRES

# **Portugal, Espanha e Marrocos O Mediterrâneo e o Atlântico**

Actas do Colóquio Internacional  
Universidade do Algarve, Faro, Portugal  
2, 3 e 4 de Novembro de 2000

**Teresa Júdice Gamito (Org.)**

Faro - 2004

### Ficha Técnica

Título *Portugal, Espanha e Marrocos – O Mediterrâneo e o Atlântico*  
Edição Teresa Júdice Gamito © 2004  
Editor Universidade do Algarve  
Faculdade de Ciências Humanas e Sociais  
Centro de Cultura Árabe, Islâmica e Mediterrânea  
Composição Jorge Baptista  
Capa Pierre Lewin  
Montagem e Impressão Serviços Gráficos da Universidade do Algarve  
Tiragem 500 exemplares  
ISBN 210428-04  
Depósito Legal 972-95685-6-1/2004  
Apoios Reitoria da Universidade do Algarve  
Faculdade de Ciências Humanas e Sociais da Universidade do Algarve  
Gabinete de Relações Externas da Universidade do Algarve  
Ministério da Cultura – Delegação de Faro  
Fundação Calouste Gulbenkian  
Câmara Municipal de Faro  
Governo Civil de Faro  
Região de Turismo do Algarve  
ANA – Aeroportos de Portugal  
Caixa Geral de Depósitos  
Hotel Vila Vita

Il y a peu de temps encore, on croyait que l'occupation massive de la Péninsule Ibérique par les armées musulmanes y avait imposé rapidement la loi de Mahomet, en massacrant ou repoussant vers le nord les chrétiens vaincus et humiliés. Aujourd'hui, on admet le peu d'importance de la contribution des forces militaires pour l'islamisation de l'al-Andalous et, au contraire, le rôle essentiel des voies de commerce. On sait que la pénétration de la religion musulmane a été un processus lent et graduel. Ce processus a été tellement étranger aux conquêtes militaires que c'est seulement à la fin du onzième siècle que les musulmans et les arabophones dépasseront la moitié de la population andalouse.

Les communautés juives, depuis longtemps bien implantées dans les villes, sont de plus en plus obligées de partager avec les nouveaux marchands musulmans le contrôle des ports et les rapports avec l'Orient. La population juive, étant donnée son absence de prosélytisme religieux, a connu peu de variation quantitative et, à ce qu'il semble, n'a jamais dépassé, dans tout l'al Andalous, une dizaine de milliers de personnes. Vivant dans une situation de protégées (*al-dimma*) de la société musulmane, ces riches communautés, outre la prospérité de leurs entreprises de commerce, étaient bien placées auprès des pouvoirs politiques. En effet, beaucoup de leurs membres avaient des charges de haute responsabilité et jouissaient de la confiance de la cour. Si on met de côté les sursauts des premières années de l'Empire Almohade, ces communautés juives ont survécu intactes tout au long de l'histoire

andalouse. Dans le Gharb al-Andalous, malgré le peu de documents existants, il y aurait eu d'importantes communautés juives dans les principales villes maritimes, surtout Lisbonne et Faro.

Si l'on admet que jusqu'au milieu du onzième siècle la plupart des 4 ou 5 millions d'andalous n'étaient pas encore musulmans, on peut facilement imaginer l'importance et l'extension du phénomène mozarabe. Du point de vue religieux deux aspects importants sont à mettre en relief: D'un côté, une ferme orthodoxie urbaine, aiguisée par la confrontation idéologique avec les nouvelles idées; d'un autre côté, une prolifération des cultes autochtones régionaux, souvent hétérodoxes, en milieu rural. En effet, ce milieu, encore peu christianisé, se voyait déjà abandonné par une Église - elle-même scindée entre catholiques et ariens - qui avait perdu le pouvoir civil. Dans les grandes extensions inter-urbaines, là où les dialectes mozarabes et les plus diverses hérésies s'étaient enracinés, a perduré une lourde tradition chrétienne, que l'on peut suivre dans son expression la plus profonde - le culte des morts. Par exemple, récemment on a constaté, à travers la prospection archéologique et les inscriptions funéraires trouvées pendant les fouilles, la possibilité d'avoir existé à Mértola une puissante communauté monophysite dirigée par un évêque qui a dominé la ville pendant le sixième siècle.

Par contre, en s'adaptant au nouvel ordre - qui, en fin de compte, était favorable aux pouvoirs urbains décentralisés — la vieille Église palatine d'époque wisigothique s'émiette en quelques évêchés qui, pendant plusieurs siècles, seront les

\* Director do Campo Arqueológico de Mértola

interlocuteurs des communautés mozarabes dans un dialogue (qui ne sera pas toujours hostile) avec les autorités musulmanes.

À Coimbra, par exemple, la présence mozarabe semble avoir été toujours largement majoritaire. Mais il ne faut pas oublier que leur culte chrétien n'avait rien à voir avec celui que l'Ordre de Cluny va commencer à imposer après la prise de la ville en 1065. À cette époque là, au moment où se déroulent les pourparlers au sujet de la soumission de Coimbra, les mozarabes de la ville sont accusés de trahison par les chrétiens du nord, parce qu'ils se sont clairement mis du côté musulman.

Lisbonne et ses alentours, densément peuplés, avaient aussi une importante (et, probablement, majoritaire) communauté mozarabe, certainement dominée par des sectes hétérodoxes chrétiennes. Elle s'est maintenue jusqu'à la conquête de la ville par les chrétiens du nord en 1147, moment où son évêque est tué et, avec lui, vraisemblablement, des centaines d'autres chrétiens. Ces dramatiques incidents ont été rapportés par un croisé anglais, témoin oculaire des événements.

Dans les villes de l'actuel Algarve, presque toujours administrées par des familles autochtones de *muladis* (les convertis à l'islamisme), les communautés mozarabes étaient très puissantes. La capitale de cette région, connue encore au dixième siècle sous son ancien nom romain d'*Ossonoba*, devient, au siècle suivant, Santa Maria de Faro. Cette nouvelle dénomination serait impensable si la communauté chrétienne n'était pas dominante. À l'extrémité occidentale de la terre de l'Algarve, sur le promontoire sacré des anciens - Sagres - l'église du Corbeau, citée par tous les chroniqueurs arabes, est en fin de compte le symbole par excellence du mozarabisme occidental.

## **Le pouvoir militaire**

L'histoire de l'al-Andalous est profondément marquée, depuis l'origine, par un fait militaire. Au cours de la bataille de Guadalete, en 711, le roi de Toledo est tué et le royaume doit se soumettre à un nouvel ordre. Ainsi, un simple combat où, certainement, les guerriers étaient, en leur majorité, des vassaux encore chrétiens du Royaume Wisigothique (lequel, à cette époque-là, comprenait aussi l'ancienne Tingitanie, en Afrique du Nord), s'est transformé dans la grande bataille primordiale, la mère de tous les maux qui se sont abattus sur les chrétiens.

Cependant, à cette bataille ont du participer aussi les premiers hommes d'armes venus de l'Orient avec de nouvelles façons de faire la guerre. Venue de l'intérieur des continents, la cavalerie légère, cette nouvelle technique de guerre, tout en profitant des enseignements recueillis par la cavalerie persane, mettait en valeur et exploitait au maximum la légèreté et la vitesse des nomades, habitués aux courses rapides. À la place de l'armée féodale, lourde et hiérarchisée, on a un corps d'intervention très mobile où chaque chevalier, par son autonomie relative, tend à être un professionnel.

## **Guerre offensive et défensive**

Tout combat, toute campagne militaire passe, forcément, par des phases soit d'attaque soit de défense. On peut observer que les circonstances rendent parfois prioritaires et dominantes les forces d'attaque et que parfois, au contraire, un groupe social donné, pour des raisons qui lui sont propres, développe surtout une stratégie de défense. Il semble indéniable que les groupes dominants de la société seigneuriale du nord de la Péninsule Ibérique, ayant la guerre comme seule activité digne d'être exercée par un noble et le pillage militaire comme seule forme légitime d'échange, deviennent, à cause de cette option, plus agressifs que

les élites urbaines et marchandes du sud. D'ailleurs, les chroniqueurs andalous ne cessent pas d'insister sur le relâchement et même la lâcheté des andalous dans le combat et de reconnaître le courage et l'indifférence des guerriers du nord devant la mort.

Si l'on part de cette présupposition, on ne sera pas étonné de constater que la guerre, dans sa fonction et dans la façon même d'être conduite, est perçue différemment selon on se trouve du côté du nord ou du côté du sud de la Péninsule Ibérique. L'agressivité naturelle des sociétés féodales, renforcée par la justification religieuse des Croisades et de la récupération des territoires en possession des supposés envahisseurs musulmans, rend foncièrement expansionnistes les petits royaumes qui se sont formés au nord de la rivière Douro. D'ailleurs, la possession effective des terres avec ses laboureurs est, dans le système féodal, la forme la plus importante d'accumulation de richesses, étant donné que chaque parcelle retirée à l'ennemi vient s'ajouter à un patrimoine individuel inaliénable. Le paysan, attaché à la terre, faisant donc partie de ce patrimoine, reste dans la dépendance directe de son seigneur et son petit monde ne dépasse pas les limites de la propriété.

Dans la société tributaire du sud, au contraire, il n'y a aucune dépendance ni aucune attache directe des paysans aux propriétaires de la terre. Leurs impôts sont payés à travers les pouvoirs locaux ou, la plupart du temps, passent par la petite ville régionale. Le contrôle de la ville et de son territoire est considéré effectif si celle-ci paye régulièrement ses tributs.

Lorsque l'islam, pendant sa rapide expansion sur le sol ibérique, prend possession d'une ville, l'intérêt des nouveaux pouvoirs à assurer le paiement collectif des impôts est plus important que la conversion religieuse de la population.

Les vainqueurs et les représentants locaux signent un contrat où est établie la somme à verser. Ce sont les autorités locales qui décident qui va payer et la façon dont va être perçu l'argent destiné aux coffres de l'émir ou du calife. D'ailleurs, ceux derniers n'étaient pas trop intéressés à encourager les conversions religieuses, étant donné que les convertis payaient des taxes beaucoup moins lourdes.

Dans l'al-Andalous, à l'exclusion des premières campagnes du huitième siècle, où l'on peut discerner que les pouvoirs musulmans avaient une stratégie d'occupation territoriale, on ne trouve pas, après cette période, un seul cas qui soit le résultat d'une volonté expansionniste. Même pendant l'apogée du califat de Cordoue (pendant le dixième siècle), toutes les opérations militaires sont surtout des actions de pacification interne que l'on peut considérer davantage comme des formes de défense dynamique que des actions objectives d'occupation et de soumission territoriale. Dans ce type d'opérations punitives s'insèrent, naturellement, les grandes campagnes d'Almansor qui pendant plusieurs siècles ont marqué l'imaginaire des populations du nord.

### **L'al-qasaba et la medina**

Le château seigneurial du Nord, dernier refuge et nid d'aigles, est peut-être le symbole le plus fort de la société féodale et de son aristocratie guerrière. Une enceinte ayant deux ou trois cent mètres tout au plus, et dans laquelle on pénètre par une seule porte, enveloppe et protège la tour du seigneur. Lui et sa famille vivent là, dans les deux salles superposées. Une poignée de chevaliers, avec leurs serviteurs - trente ou quarante personnes au total - forment sa petite cour, entassée dans les précaires installations en bois qui entourent la place d'armes. C'est une aristocratie frugale, violente, toujours prête à faire la guerre. Elle habite isolée dans son refuge, sans aucun contact avec

les peuplades voisines. Celles-ci, obligées de se placer sous la protection du seigneur, ne sont pas autorisées à bâtir des défenses. C'est seulement à la fin du treizième que, avec la complicité du pouvoir royal, les premières peuplades ou banlieues oseront construire une ceinture défensive qui sera, souvent, l'embryon du bourg futur.

Dans l'al-Andalous, le château et la ville fortifiée ont été, avant tout, utilisés pendant plusieurs siècles comme une arme locale intégrée dans un système défensif. À partir du douzième siècle il fait même partie intégrante de toute une stratégie territoriale. Les formes et les modèles des forteresses se multiplient, depuis le *hisn*, qui était, le plus souvent, une petite ville fortifiée, jusqu'au *burdj*, simple tour de vigilance entourée d'un mur. Cependant, à l'inverse du château du nord, cette enceinte, petite ou grande, appartient toujours à un système ou à une chaîne défensive. C'est là que s'installe provisoirement un représentant du pouvoir urbain, ayant sous ses ordres un corps militaire. Celui-ci est l'*alcaide* - figure administrative qui par la suite sera adoptée par les rois chrétiens lors du processus de centralisation du pouvoir.

C'est cependant dans la ville andalouse - dans la petite *qal'a* ou dans la *medina* - que nous trouvons les plus intéressantes innovations technico-militaires et surtout la prestigieuse *qasaba* (la citadelle). Occupant toujours le cœur de la ville, en son point le plus élevé et le mieux protégé, l'*al-qasaba* est constituée le plus souvent par un palais-forteresse - *al-qasr* - par des bâtiments destinés à la garde palatine (qui pouvait parfois avoir des centaines d'hommes) et par un petit quartier de hauts fonctionnaires et de clients directs du calife, émir ou représentant local. La citadelle est une espèce de petite ville-paradis au cœur de la grande ville. Sa protection, cependant, dépendait aussi bien de la solidité des remparts que de la motivation défensive

de ses propres habitants. La protection de ce monde fermé aiguise l'ingéniosité des bâtisseurs et des architectes qui, à la fin du douzième siècle conçoivent les villes andalouses et en font une formidable machine de guerre défensive qui permettra à une ville comme Grenade de résister jusqu'au début du seizième siècle.

### En résumé

Dans la société féodale et seigneuriale, dominante dans les régions septentrionales, la division étanche des territoires et la presque totale absence de circulation monétaire n'était pas propice ni à l'échange des marchandises ni à la circulation des idées. Par sa nature même, il s'agit d'une société fermée, où la terre est labourée par de petits noyaux familiaux, qui, séparés de leurs anciens villages communautaires, sont restés sans défense, attachés à la terre et totalement soumis et dépendants de leur seigneur.

La principale source de richesses de la société féodale est l'accumulation de terres et de trésors en métaux précieux. C'est cette accumulation qui permet au seigneur de faire des donations de nature à lui assurer la fidélité de ses vassaux. À fin d'entasser des richesses, le seigneur féodal se sert de la guerre de pillage, qui devient pour lui une activité cyclique et rituelle. La guerre, dans les sociétés féodales, est une activité qui définit et justifie leur propre survivance.

Par contre, dans le sud, les mécanismes idéologiques de l'échange et du commerce favorisent l'approximation entre les personnes qui ont des cultures et des croyances différentes et rendent plus faciles les gestes du voisinage et de la sociabilité. Le marchand, avant de regarder l'autre comme un ennemi qu'on peut voler ou comme un hérétique qu'il faut convertir, le regarde comme un client possible. Le commerçant ne voit pas l'autre comme quelqu'un qu'il faut

éliminer parce qu'il n'appartient pas à sa famille ou à son groupe, mais, avant tout, comme un intermédiaire, comme quelqu'un qui peut être utile à son propre enrichissement.

Dans les sociétés marchandes, les actes de négociation ont une priorité naturelle sur les actes de guerre. La négociation et, donc, la notion de paix, font partie de leur propre nature.

La période islamique a profondément marqué les pays ibériques. Surtout pendant le onzième siècle, ont été créés, non seulement à Cordoue et à Grenade, mais aussi à Coimbra et à Lisbonne, des pôles culturels tout à fait innovateurs dans leur symbiose de civilisations. En dépit des massacres de la Reconquête et de la violence de l'Inquisition, les marques de cette symbiose se sont profondément enracinées dans les façons d'être et de vivre dans la Péninsule Ibérique. C'est encore une raison pour reconnaître l'appartenance structurale de la Péninsule Ibérique à la Méditerranée et à sa civilisation millénaire, où l'art de l'échange et du commerce a été toujours inséparable de la tolérance.

## Bibliografia

- ACIÉN Almansa, M., 1997 *Entre el Feudalismo y el Islam. Umar Ibn Hafsun en los historiadores, en las fuentes y en la historia*, Universidad de Jaen, 2ª edición.
- ACIÉN Almansa, M., 2000, La herencia del protofeudalismo visigodo frente a la imposición del Estado Islámico, *Anejos de AEsppA XXIII*, Madrid.
- ACIÉN Almansa, M., 2001, La formación del tejido urbano en al-Andalus, in *La ciudad medieval - De la casa al tejido urbano* - Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, Cuenca.
- GUICHARD, P. e D. MISCHIN, 2002, La société du Garb al-Andalus et les premiers "hunsun." - *Encontro sobre as Ordens Militares*, Palmela.
- REAL, L. M., 2000, "Portugal: cultura visigoda e cultura moçárabe", *Anejos de AEsppA XXIII*, Madrid.
- TORRES, C., 1992, O Garb al-Andalus in *História de Portugal*, dir. José Mattoso, Círculo de Leitores, Lisboa.